

Réponse à François Rochon

Sébastien Mussi

Number 246, Fall 2013

Actualité de *Parti pris*

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/70134ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Mussi, S. (2013). Réponse à François Rochon. *Spirale*, (246), 7–8.

Réponse à François Rochon

PAR SÉBASTIEN MUSSI

Cher monsieur Rochon,

Je viens de prendre connaissance de votre compte-rendu « L'enseignement est-il soluble dans la réforme ? », publié dans le n° 244 de *Spirale* (printemps 2013), de mon livre *Dans la classe. Essai sur l'enseignement à l'heure de la réforme* (Éditions Liber, 2012).

Je vous remercie d'avoir consacré temps et efforts à la lecture de ce texte. Il est émouvant de se savoir lu et, en l'occurrence, de se savoir lu par des collègues.

Cependant, je souhaite attirer votre attention sur quelques points qui, je dois l'avouer, m'embarrassent quelque peu.

Vous commencez par affirmer que « [t]rop peu de professeurs écrivent sur l'enseignement ». Vous ajoutez que, « quand ils le font, c'est plus souvent pour illustrer et promouvoir certaines théories pédagogiques [...] que pour réfléchir à leur pratique singulière ». Je suis plus que d'accord avec vous ; aussi, je m'étonne quelque peu que vous estimiez que je n'invite pas suffisamment le lecteur dans ma classe (au moins quatre occurrences dans les deux premières colonnes du texte). Or, réfléchir à sa pratique, cela signifie avant tout s'interroger sur le sens de ce que l'on fait (pour minimalement s'assurer que ce sens n'est pas détourné, en fin de compte), et ce sens ne peut venir uniquement de ce qui se passe entre

les quatre murs et les quelques heures durant lesquelles la leçon a physiquement lieu. La classe (ce qui explique le chapitre sur la violence) est le point focal de la société, de ses fantasmes (des fantasmes de ceux qui sont au pouvoir), de ses objectifs, de sa manière de concevoir la vie, la joie, la liberté, l'amour... Point focal, parce que c'est là que la société *se passe*, en premier lieu. La classe, c'est tout cela, et lorsque nous enseignons, nous ne sommes pas isolés de cette réalité ; c'est à cela que j'essaie en premier lieu de réfléchir. Je serais par ailleurs ravi d'échanger avec vous sur les aspects professionnels de ma pratique institutionnelle, comme je le fais du reste régulièrement avec mes collègues.

De plus, je dois vous avouer que, tout en sachant pertinemment qu'un texte, une fois publié, voire une fois écrit, n'appartient plus à son auteur, je ne reconnais pas ce que j'ai écrit dans votre compte-rendu. Vous soulignez en effet ce que vous considérez, à bon droit, comme des manques, mais ne dites rien de ce qui est effectivement présent dans mon essai — car, tout de même, en quelque 150 pages, il n'y a pas que des trous.

Vous affirmez, et c'est votre critique principale, que si je définis l'acte d'enseigner comme acte de transmission, je ne dis par contre pas quoi transmettre, à qui et comment. Soit. Cependant, ce n'était pas l'objectif de l'essai proposé, comme cela était clairement énoncé dès la troisième page de l'introduction : l'enseignement peut-il être autre chose que la reproduction des objectifs socioéconomiques de l'institution ? Telle est la question qui sous-tend, en résumé, celle de l'enseignement. Votre critique est, bien entendu, fort juste, mais elle s'adresse à un livre que je n'ai pas écrit. Bref, en insistant sur ce que j'aurais dû, selon vous, dire et que je ne dis pas, vous passez sous silence ce que toutefois je dis dans ce texte, ce qui, dans un *compte-rendu*, fût-il critique, me paraît tout de même un peu tendancieux.

Pourtant, je montre non seulement qu'il y a un arrimage entre l'économie et l'éducation dans la réforme, mais que la réforme est l'expression, inscrite dans les rouages

Je montre aussi que la réforme, en tant qu'expression du néolibéralisme, parce qu'elle en vient à nier toute temporalité (mémorielle, particulièrement), est aussi une négation de toute finitude et que c'est cette négation que nous sommes encouragés à transmettre à nos étudiants...

mêmes de nos lieux de transmission, de ce que l'on nomme le néolibéralisme (et, dans ce sens, l'enseignement doit donner lieu à une herméneutique du néolibéralisme). Je montre aussi que la réforme, en tant qu'expression du néolibéralisme, parce qu'elle en vient à nier toute temporalité (mémoirelle, particulièrement), est aussi une négation de toute finitude et que c'est cette négation que nous sommes encouragés à transmettre à nos étudiants...

Enfin, vous m'accusez de pessimisme et de résignation. Parce que je ne propose pas de solution, parce que je ne m'illusionne pas sur l'impact de ce que je fais en classe (puisque la classe, ce n'est pas seulement quatre murs et quelques heures...). Il est, à mon sens, illusoire de penser

On devrait pourtant hurler devant la violence de ce qui se produit et que l'on fait subir à nos étudiants (un autre point que vous passez sous silence); parce que le fond de la chose, ce n'est pas de savoir si on est un bon prof ou si ce qu'on fait en classe est chouette, mais bien de saisir ce qu'on leur fait, à eux, nos étudiants.

qu'un individu seul est plus fort qu'une institution. Un prof peut être génial; il peut bouleverser ses étudiants. Mais les exigences des programmes demeurent, les contraintes et les contrôles se font de plus en plus pesants, l'épuisement guette, la formation des maîtres (axée uniquement sur la pédagogie par compétences) prend de plus en plus de place, la réforme touche les modalités d'évaluation (tout cela, j'en parle, soit dit en passant, et mon constat n'est pas aussi gratuit que vous voulez le faire croire), les « bébelles » de l'assurance qualité font leur bonhomme de chemin, en silence...

Rassurez-vous : j'aime enseigner, je le fais avec infiniment de bonheur et de plaisir, et je sais maintenant pourquoi j'enseigne comme je le fais. Il y a aussi dans tout cela de la tristesse et un grand sentiment d'impuissance, ce que vous confondez, je pense, avec le pessimisme et la résignation.

« Que faire ? » serait plutôt la question à poser. Je vais tenter une réponse, aussi brièvement que ce soit.

Il me semble qu'en classe, dans sa pratique singulière, il est urgent de déstructurer ce que le philosophe Bernard Stiegler appelle « *le temps industriel* », qui vise à la standardisation

de la mémoire et des consciences. C'est essentiellement à cela que je m'essaie (via la lecture en particulier), dans la mesure de mes moyens et de ma compréhension.

En outre, ce qu'il faudrait à mon sens *faire*, c'est créer une association libre de professeurs — dont « Les profs contre la hausse » sont peut-être un début —, qui seraient en accord sur un *constat* quant à l'enseignement au Québec (et ce, avant qu'on nous impose un ordre professionnel qui nous échappera). Cette association pourrait, dès lors, à partir de positions disciplinaires et d'un métier assumé en toute joie et plénitude, opposer un véritable contre-poids aux experts de tout poil qui se mêlent de ce qu'ils ne connaissent manifestement pas et, ainsi, construire un rapport de force qui, seul, peut prélude à un véritable dialogue sur la question de l'enseignement. Impliquer aussi les collègues à la retraite, détenteurs d'une mémoire qui va, à très court terme, nous manquer cruellement (j'en ai fait l'expérience concrète et traumatique dans ma propre institution).

J'ai tenté, pour ma part, un constat. Il me semble que c'est le point de départ nécessaire pour faire quelque chose, que ce soit entre les murs de ma salle de classe, ou « *dans la classe* » telle que je l'entends ici.

Je termine, cher monsieur Rochon, par un élément qui ne cesse de me surprendre : tout le monde ou presque (ce sont du moins les échos qui me viennent aux oreilles) semble d'accord avec le constat concernant l'arrimage entre l'économie et l'enseignement ainsi que ses conséquences (constat que je ne fais que répéter, qui n'a rien d'original, mais qui donne lieu à ma réflexion). Mais personne, ou presque, ne s'en indigne, personne ne crie au scandale. Il est plus facile d'affirmer que les auteurs de ces constats ont raison, mais qu'ils exagèrent, qu'ils jettent le bébé avec l'eau du bain, qu'on n'en est pas là, qu'il faut comprendre ce que l'on nous dit et nous impose, que tous ces *gens-là* travaillent fort, qu'en classe on fait du travail formidable...

On devrait pourtant hurler devant la violence de ce qui se produit et que l'on fait subir à *nos étudiants* (un autre point que vous passez sous silence) ; parce que le fond de la chose, ce n'est pas de savoir si on est un bon prof ou si ce qu'on fait en classe est chouette, mais bien de saisir ce qu'on leur fait, à eux, nos étudiants.

Vous m'accusez sans ambages de faire partie, en raison de ce que vous percevez comme du défaitisme, des fossoyeurs de l'éducation. Nier ce qui se passe *actuellement* dans nos collèges participe de cette mise en terre bien plus que la tentative d'en faire lucidement le constat et de réfléchir à ce dernier dans ses conséquences ultimes.

Recevez, cher monsieur Rochon, mes meilleures salutations et mes vœux pour la session en cours. —